

LE POINT DE VUE DE

Présidentielle américaine : heurs et malheurs de la prévision électorale

Beaucoup s'attendaient à un duel serré entre Kerry et Bush. Quelques-uns se sont même laissés aller jusqu'à envisager la répétition de l'extraordinaire final Gore-Bush de l'année 2000. En fait, il n'en a rien été : G. W. Bush l'a emporté largement, à la grande surprise de ceux qui, dans le tourbillon médiatique d'une campagne électorale hors normes, avaient oublié les difficultés particulières de l'art prévisionnel appliqué au domaine politique.

On dispose actuellement de quatre grandes méthodes de prévision en matière électorale : les sondages, les jugements d'experts, les « marchés électoraux » et les modèles politico-économétriques. Dans ce quatuor, les sondages occupent une place médiatique considérable et quasi exclusive : à la veille de l'élection présidentielle du 2 novembre, par exemple, les médias américains publiaient environ 200 sondages par jour (en tenant compte de ceux propres aux différents Etats). Face à une telle concurrence, toutes les prévisions « alternatives » ont été mécaniquement occultées. Il n'en reste pas moins que les intentions de vote révélées par les sondages sont des instruments de prévision très rudimentaires : il s'agit seulement de photographies détournées sans précaution en prévisions. De même que, conformément à la loi de Gresham, « la mauvaise monnaie chasse la bonne », de même la méthode de prévision la plus simpliste chasse a priori des méthodes plus complexes. Même si, comme on va le voir, ces autres méthodes ont beaucoup mieux résisté cette année au choc de la réalité.

Les « marchés électoraux », dont le développement est très lié à Internet, sont des formes particulières de Bourses en ligne, où les participants achètent et vendent des « titres » dont le cours fluctue au gré des scores présumés des candidats. Le « marché » le plus connu, et le plus ancien, est celui de l'université de l'Iowa. Tout au long de la campagne électorale, la différence avec les sondages a été peu marquée, à ceci près que le « marché » de l'université de l'Iowa a constamment donné un (léger) avantage à George Bush.

Comme les « marchés », la prévision moyenne des experts n'a guère été différente de celle des sondages. Selon les réponses faites à un questionnaire envoyé par Internet, il y a trois semaines, à plusieurs dizaines de chercheurs américains et européens, un duel serré était anticipé, avec, en moyenne, 49,8 % des voix pour Kerry et 50,2 % pour Bush.

Ces mêmes réponses indiquent aussi que les pronostics des experts ont été fortement influencés par la politique étrangère, et donc par la situation irakienne (21,9 %). Même si l'économie (20,3 %) occupait la deuxième position, on était loin des périodes où chacun s'accordait pour placer celle-ci loin devant tous les autres facteurs électoralement décisifs, avec un poids d'environ 40 %.

Il faut toutefois noter la présence d'une différence notable entre les experts européens et américains. Les premiers ont beaucoup privilégié la politique étrangère, pour prévoir finalement un score égal (50 % Bush-50 % Kerry). Les seconds, au contraire, ont continué à attribuer la première place à l'économie et ont donné en moyenne une prévision presque exacte : 51,4 % Bush et 48,6 % Kerry (pour un résultat de 51,6 % et 48,4 %).

Depuis une trentaine d'années, des économistes et des politologues essaient d'appliquer les méthodes économétriques à la prévision des résultats électoraux... Avec des succès parfois éclatants, très supérieurs à ceux des autres méthodes, mais aussi avec quelques dérives, comme en 2000, où Al Gore était donné largement gagnant face à G.W. Bush par la quasi-totalité des modèles, avec un pourcentage moyen d'environ 54 % ! En simplifiant beaucoup, le

principe des modèles politico-économétriques est de calculer une prévision à partir de coefficients mesurant l'impact de différentes variables, économiques, politiques ou autres. Les coefficients sont « estimés » selon des méthodes statistiques appropriées en se fondant sur l'expérience des élections présidentielles antérieures. Un symposium organisé en septembre dernier, à l'occasion de la réunion annuelle de l'American Political Science Association, a permis de comparer les prévisions de sept grands modèles de ce type pour l'élection présidentielle de 2004. Les résultats donnent des prévisions très différentes de celles fournies tant par les sondages que par les enquêtes auprès des experts. En moyenne, les modèles prévoient une large victoire de G. W. Bush, avec 53,8 %.

Cette comparaison des différentes approches prévisionnelles met en relief, au travers de leurs succès ou de leurs échecs, les facteurs qui ont été décisifs lors de l'élection du 2 novembre dernier. Contrairement à ce qu'indiquent les sondages « sortie des urnes », ce sont moins les « valeurs morales » qui ont été décisives qu'une dichotomie classique entre la politique étrangère et l'économie, la première jouant en faveur de J. Kerry, la seconde en faveur de G. W. Bush. Les opinions sur la politique étrangère ont clairement joué en faveur de Kerry, mais peut-être à un degré plus faible qu'on ne le pensait. De fait, il existe toujours, pendant les périodes de difficultés, un effet rally-round-the-flag, favorable au président sortant (et expliquant pourquoi aucun président américain n'a été battu en période de conflit extérieur). Le second facteur, l'économie, a été pour sa part favorable à G. W. Bush, la conjoncture dans ce domaine étant bien meilleure qu'on ne l'a dit.

On notera enfin que la hausse record de la participation (de 51,3 à 59,6 %), résultat vraisemblable d'une campagne électorale particulièrement intense, a eu un effet limité sur le partage final des voix. Cela confirme les doutes actuels des spécialistes quant à l'idée traditionnelle qu'une participation accrue serait favorable au Parti démocrate. Dans le cas présent, il y a surtout eu un effet de polarisation, avec un laminage des « petits » candidats (dont le total des voix est passé de 4 millions à 1 million d'une élection présidentielle à l'autre).

D'un point de vue scientifique, l'élection présidentielle américaine de 2004 a constitué un test exceptionnel des mérites propres des différentes méthodes de prévision (sondages, « marchés », experts et modèles). Dans l'ensemble, les modèles politico-économétriques sont ceux qui, avec les experts américains, ont le mieux passé ce test. Après leur échec patent de 2000, la nouvelle est indiscutablement rassurante...

JEAN-DOMINIQUE LAFAY et MARTIAL FOUCAULT

JEAN-DOMINIQUE LAFAY est professeur à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne.
MARTIAL FOUCAULT est attaché temporaire d'enseignement et de recherche à l'université de Paris-I Panthéon-Sorbonne.